

Le téléphone a pu sonner deux fois, Vito savait qu'il ne décrocherait pas. Il remettait sa jambe avant son pantalon, comme tous les jours au saut du lit – rien de bon de toute façon n'arriverait plus jamais par téléphone, et puis n'importe comment c'était sa jambe d'abord.

La prothèse n'était pas récente et Vito Piranese avait pris le coup depuis longtemps : à force d'habitude les courroies s'élançaient toutes seules vers les boucles dont le fer avait barré d'un trait noir, au bon cran, la perpendiculaire du cuir ; sous les grincements du téléphone elles s'emparèrent sur l'ardillon. Vito les glissait dans leurs passants tout en comptant quatre sonneries maintenant. Au bout de cinq ou six, raisonna-t-il, la plupart des gens raccrochent.

Lorsque dix, douze stridences eurent retenti dans la pièce exiguë, un tic agita les traits de Vito

Piranesi, qui se figèrent ensuite en paysage perplexe. Le téléphone s'installait impérieusement, prenait toute la place dans le studio trop étroit pour deux, les sonneries sciaient l'espace en se chevauchant, reliées par leur écho en traits d'unions – et lorsque vingt-cinq eurent défilé Vito avait compris d'où venait l'appel.

Cela n'aurait plus de cesse à présent, donc Vito prit son temps. Il vérifia toutes les attaches du membre artificiel, passant le doigt sous les boucles et centrant chaque lanière au creux du bon sillon pendant que trente, quarante sonneries se déversaient, répercutées contre le papier peint punaisé de photos de blondes fermement bustées. Vers la cinquantième Vito Piranesi se leva, marcha sans boiter vers le téléphone posé sur le buffet près du réchaud. Dans le tiroir du buffet il prit un stylo-bille dont il posa la pointe, prête à courir, sur un bloc quadrillé, puis il porta le combiné vers son oreille et dit oui.

– Piranesi ? fit une voix.

C'était la même voix de femme que les autres fois, d'une douceur précise que l'on ne discute pas. Il plaisait à Vito de se représenter la propriétaire de cette voix, son humeur sans doute impérieuse, sa plastique certainement parente de celles qu'il avait crucifiées au papier peint, longues blondes platine aux grandes bouches écarlates, aux

dents d'ivoire et aux poitrines de bronze sous lesquelles on plie sans plus aucun souci. Donc à l'appel de son nom Vito répéta oui. C'est moi, oui.

– Treize, quarante-sept, quatorze, prononça la voix. Je répète ?

– S'il vous plaît, dit Vito.

Elle répéta. C'était au bout du fil une jeune femme grande et blonde en effet, mais cuirassée d'un strict tailleur. Elle se tenait assise derrière un bureau chargé de téléphones aux tons variés, certains privés de clavier, d'autres bourrés de boutons. Sur sa droite au creux d'une armoire dormaient quelques dossiers, suspendus comme des chauves-souris, et des tablettes à sa portée soutenaient à gauche des télécopieurs, des téléscripteurs, des télécopieurs et des terminaux. En raccrochant elle se tourna vers un homme de haute taille également, debout près d'elle en costume bleu nuit, l'œil absent dans un visage sombre. Depuis quelques minutes il plongeait sur la jeune femme un regard distrait, quoique filigrané de concupiscence. Voilà, dit-elle, c'est fait. Bien, fit l'homme. Prévenez que je suis là, maintenant. Décrochant un autre appareil, elle annonça le colonel Seck.

– C'est bien, dit-elle, il vous attend.

Le colonel marcha vers une double porte, frappa, entra sans attendre de réponse dans une pièce beaucoup plus vaste et longue, latéralement

ornée de tableaux, portraits classiques de grands commis de l'Etat, et d'objets exotiques sous vitrine, cadeaux officiels d'homologues étrangers. Au bout de cette pièce, un bureau Charles X supportait les coudes d'un homme frêle penché sur un carré de papier, un mégot rivé dans sa commissure, un œil fermé par le fil de fumée. Nul dossier sur ce bureau, aucun livre nulle part, seulement deux crayons rouge et noir et ce carré blanc.

Désignant un fauteuil au colonel, l'homme lui tendit ensuite un paquet de Gauloises jaunes goût Maryland, qui sont devenues une marque rare : ce sont des cigarettes qu'on ne trouve pas comme ça, qu'il faut commander dans les bureaux de tabac, bref que plus personne ne fume de nos jours sauf lui, dont le costume gris perle un peu taché, pas mal poché, laisse supposer qu'il est un homme de l'ombre, loin des tribunes et des organes, interdit au public ; personne ne sait son nom. Cependant, le fait que la Régie continue de produire des Gauloises jaunes à son usage exclusif donne une petite idée de son pouvoir. Il en rallumait une au mégot précédent. Merci, dit le colonel, j'ai mes cigares.

– Où en sommes-nous ? s'inquiéta Maryland.
– Ça se met en place, dit le colonel Seck, je veux juste vérifier que Chopin n'a pas bougé. Je saurai ça dans une semaine et ensuite on y va. C'est parti.

13, 47 et 14, donc. Se rappeler ces chiffres tracés sur son bloc n'était rien pour Vito Piranese : quarante-sept est l'année de sa naissance, tout le monde se souvient de treize et quatorze vient juste après. Mémorisées, il enflamma ces données dans l'évier, dispersa leurs cendres au jet puis détergea les traînées jaunes et brunes qui adhéraient à l'émail. Cela fait il enfila son pantalon, consulta sa montre et chercha son sac.

Deux heures plus tard, Vito se présentait devant la gare du Nord, coiffée d'une ligne de hautes statues pensives en plein ciel blanc, vêtues de toges et supposées représenter quelques villes où l'on se gèle. Comme un semis d'étiquettes d'hôtel sur une malle globe-trotteuse, ou comme une lettre perdue revient pleine de tampons, le mot *Nord* se trouvait un peu partout gravé sur la façade au milieu de quoi, surmontant un cartou-